

Dominique Rougé

Université Pédagogique
de Cracovie

ÉCRIRE SA MORT
AU QUOTIDIEN, UN VICE
ABSURDE (À PROPOS DU
MÉTIER DE VIVRE
DE CESARE PAVESE)

Le 28 août 1950, quelques mois après avoir reçu le prestigieux prix Strega qui reconnaissait son art littéraire, Cesare Pavese mettait fin à ses jours dans la chambre d'un hôtel de Turin, en absorbant une dose massive de somnifères à l'instar de Rosetta, l'une des héroïnes de son roman *Entre femmes seules*. Dix jours auparavant il avait conclu la rédaction de son journal débuté en 1935 par ces mots : « Pas de paroles. Un geste. Je n'écrirai plus ». ¹ L'éternel « contemplateur et contempteur de soi-même » ² comme le nomma Jean-Noël Schifano dans un article, s'était enfin engagé mais vers le néant.

Au lendemain de sa disparition, interrogations et explications abondèrent. De multiples saluts énoncés au conditionnel passé lui furent imaginés : un engagement politique plus véridique (un communiste comme un catholique ne se suicide pas, ne contemple pas le monde mais combat pour le transformer), la guérison de son mal de vivre et de son impuissance par la médecine ou par un amour « oblatif », etc. Le scandale que suscite le suicide et le sentiment de culpabilité qu'il engendre chez les survivants nous amènent toujours à raisonner avec des *si*. Le texte que nous proposons ici au lecteur repose sur l'hypothèse que le journal de Pavese, comme ses autres textes en prose ou en vers, puise dans ce qu'il appelait le « *vice absurde* » qu'il cultivait et à propos duquel son ami Davide Lajolo écrivit : « C'est le même *vice absurde* qui tourmente déjà ses années de lycée et s'insinue comme une maladie dans son sang. C'est sa syphilis – comme il écrit – une sorte de fièvre de suicide, qui, à peine chassée, revient, incurable ». ³ Ce vice ne se confond pas tant avec l'obsession du suicide qu'avec une vision du monde et de soi qui conduisit l'écrivain à s'enfermer dans le piège de la répétition d'échecs sentimentaux vécus comme autant d'humiliations pour après se complaire dans un autodénigrement systématique. L'impuissance sexuelle du poète et romancier symbolise avant tout son incapacité à s'engager dans la vie adulte. Chez notre auteur, l'enfant désarmé face à la réalité des adultes demeure omniprésent.

¹ Pavese Cesare, *Le métier de vivre*, trad. fr. Michel Arnaud, Paris, Gallimard, 1958, p. 327.

² Schifano Jean-Noël, « Pavese contemplateur acharné de soi », *La Quinzaine Littéraire*, n° 148, 16 septembre 1972.

³ Lajolo Davide, *Cesare Pavese, « le vice absurde »*, Paris, Gallimard, 1963, p. 62.

En nous appuyant surtout sur la lecture de son journal nous fondons comme hypothèse que le « *vice absurde* », s'il détruisit l'homme et le rongea jusqu'à l'épuisement, fut aussi ce qui lui permit de réaliser son œuvre littéraire. Dans une conversation que rapporte Davide Lajolo datant de juillet 1950, Pavese, épuisé, se compare à « une vigne dévorée par les vers ». ⁴ Une lecture psychanalytique traditionnelle verrait à l'œuvre chez l'écrivain italien une alliance d'Eros et de Thanatos, ce qui rejoint les conceptions de Benno Rosenberg qui voit dans l'intrication d'un *masochisme mortifère* avec un *masochisme gardien de vie* la possibilité d'un équilibre. ⁵ Dominique Fernandez, en 1967, écrivait : « Pavese encouragea ses défauts, s'obstina dans des contradictions insoutenables et pratiqua la politique du pire, pour s'ôter tout moyen de se récupérer à ses propres yeux : ruse suprême du masochisme ». ⁶ Notre projet est de montrer que le journal de Pavese est une tentative désespérée pour transformer ce qui est à l'origine une faille affective en un destin, une volonté de renverser la passivité en activité, afin de transformer une défaite en œuvre, laquelle incarne le drame de la subjectivité absolue. Dominique Fernandez, en 1958, dans *Le roman italien et la crise de la conscience moderne*, écrivait :

« L'œuvre de Pavese tout entier propose le cas d'une solitude intérieure, d'un malheur personnel relevant de quelque fatalité grecque et irréductible à une critique d'inspiration marxiste ». ⁷

Mais Fernandez qui considéra d'abord la mort de Pavese comme une énigme, quelques années plus tard, dans un ouvrage se réclamant de la psychobiographie, obtura ses interrogations fécondes et proposa un diagnostic stérile et réducteur :

« On se trouve en face des éléments suivants : mort du père à l'âge de six ans – éducation par une mère autoritaire de type puritain – troubles somatiques à partir de la puberté tels que : asthme, insomnies, facilité à l'évanouissement et surtout impuissance sexuelle, sous forme non pas de malformation organique mais d'éjaculation précoce – choix de femmes viriles qui le bafouèrent – indécision et lâcheté en politique à une période cruciale de l'histoire de l'Italie ; et, parallèlement, dans l'œuvre : prédominance pour les thèmes sadomasochistes – répétition obsédante de certains mots – usage symbolique de certaines couleurs et de certaines matières comme le sang et le feu. La psychobiographie permet de découvrir dans ces éléments disparates un principe conducteur, à savoir une névrose d'échec et d'autopunition ». ⁸

Les propos du critique font penser à un diagnostic établi après un examen psychologique par un praticien dépourvu de la moindre sympathie pour son patient. Pour notre part c'est avec une empathie raisonnée que nous voudrions relire le journal de Cesare Pavese, intitulé *Le métier de vivre*, et qui est avant tout un témoignage sur la difficulté de vivre de l'écrivain.

⁴ Lajolo D., *op. cit.*, p. 9.

⁵ Rosenberg Benno, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, Paris, PUF, 1991.

⁶ Fernandez Dominique, *L'échec de Pavese*, Paris, Grasset, 1967, p. 9.

⁷ Fernandez D., *Le roman italien et la crise de la conscience moderne*, Paris, Grasset, 1958, p. 142.

⁸ Fernandez D., *L'arbre jusqu'aux racines. Psychanalyse et création*, Paris, Grasset, 1972, pp. 41-42.

A) CONTEMPLATION ET CRITIQUE DE SOI

Nous avons cité Schifano qui parlait de la prédilection de l'auteur pour la contemplation de soi accompagnée de dénigrement. A la première page de son récit *Suicides*, Pavese fait dire au narrateur : « Je ne suis pas fait pour les tempêtes et pour la lutte : bien que certains matins je descende tout vibrant et que je parcoure les rues, et que mon pas ressemble à un défi, je répète que je ne demande rien à la vie sinon qu'elle se laisse regarder. Et cependant, même cet humble plaisir me laisse parfois l'amertume caractéristique d'un vice ».⁹ Il semble que le ver dévore déjà le fruit car le héros ne peut profiter du bonheur de la contemplation et tout de suite point l'angoisse morale.

Tout au long de son journal, l'écrivain recherche son portrait dans une glace mais elle lui renvoie l'image d'un homme usé, vaincu, même si parfois elle le distrait de sa solitude. Ainsi, le 6 mai 1938, il nous confie : « Je passais la soirée assis devant ma glace pour me tenir compagnie... »¹⁰ Le plus souvent le Pavese imaginé dans le miroir que lui tend le regard d'autrui est un individu peu attirant, nous pouvons lire à la date du 6 mai 1938 : « Soyons sincère. Si Cesare Pavese paraissait devant toi, s'il te parlait et essayait de lier amitié, es-tu sûr qu'il ne te serait pas odieux ? ».¹¹ Et plus le temps passe, plus la glace renvoie une image dégradée : « Quand un jeune homme – dix huit, vingt ans – s'arrête pour contempler son tumulte, tente de saisir la réalité et serre les poings, c'est beau. Mais il est moins beau de le faire à trente ans, comme si rien n'était arrivé. Et cela ne te fait pas froid dans le dos de penser que tu le feras à quarante ans, et puis encore ? ».¹² Pavese n'est pas un Narcisse heureux, il nous semble bien éloigné de l'hédonisme d'un Gide, autre contemplateur. Cette fatalité dans l'immaturation nous évoque davantage « l'éternel retour » de Nietzsche mais encore plus la compulsion de répétition, concept que Freud développe dans *Au-delà du principe plaisir*, étude dans laquelle l'auteur présente le travail silencieux de la pulsion de mort qui mine l'humain et le conduit vers un stade anorganique.

Tout au long de son journal, Pavese dialogue avec lui-même. Il emploie tantôt le *Je*, tantôt le *Tu*, tantôt le *Il*, voire le *On* ou le *Nous*, et le choix de ces différentes personnes grammaticales afin de s'exprimer n'est pas neutre. Il est bien rare qu'il plaide son innocence, en revanche, sans cesse il est réduit à l'humiliation par le *Tu* d'un procureur acharné. Au début du journal, pendant sa période de résidence surveillée, l'emploi du *Je* prédomine surtout lorsqu'il s'essaye à des considérations sur son art littéraire ou sur ses lectures. Il en sera de même pendant la guerre alors qu'il s'éloigne des combats dans lesquels ses proches luttent contre le fascisme et le nazisme pour se plonger dans des réflexions philosophiques. Au *Je* serein de l'écrivain en pleine maîtrise de son art s'oppose le *Je* de l'homme épuisé qui tire un bilan de sa vie d'échecs, moments où Lajolo le compare à un fusil déchargé. Ainsi le 10 avril 1936, après la trahison par « la femme à la voix rauque », l'examen de conscience qu'il mène commence ainsi : « Quand un homme est dans l'état où je suis, il ne lui reste qu'à faire son

⁹ Pavese C., *Suicides*, in : *Nuit de fête*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 220–221.

¹⁰ Pavese C., *Le métier de vivre*, op. cit., p. 112.

¹¹ *Ibidem*, p. 84

¹² *Ibidem*, p. 85.

examen de conscience. Je n'ai pas de raison de repousser cette idée fixe qui est la mienne, que tout ce qui arrive à un homme est conditionné par son passé ; est en somme, mérité ». ¹³ Dans les dernières pages du journal, dix jours avant son suicide, l'écrivain reprend son bilan et revient au thème du miroir : « Le plaisir de me raser après deux mois de prison – de me raser moi-même, devant une glace, dans une chambre d'hôtel, et dehors il y avait la mer ». ¹⁴

Bien souvent, Pavese utilise le *Tu* dans son journal pour se faire la morale, mais avant tout pour s'humilier, ce *Tu* incarne à la fois la voix du bon sens mais aussi un surmoi cruel. Dans le premier cas nous avons une constatation comme celle-ci : « Tu ne devras plus jamais prendre au sérieux les choses qui ne dépendent pas de toi seul. Comme l'amour, l'amitié et la gloire ». ¹⁵ Il s'agit d'élaborer une sagesse. Dans le second cas abondent les phrases lapidaires, dégradantes, du type : « Tu oublies que tu es né esclave. Il te semble toujours que l'on te fait du tort. Mais peut-on faire du tort à un esclave ? ». ¹⁶

Si le diariste emploie parfois le *Il* pour se distancier de ses propos, se cacher, bien plus souvent il se sert du *On* qui permet de transformer son cas en vérité générale mais ces vérités générales sont toujours imprégnées de son défaitisme et de sa misogynie. Ainsi c'est Pavese qui se dissimule derrière l'impersonnel *On* quand il écrit : « On cesse d'être jeune quand on comprend qu'il ne sert à rien de dire une douleur » ¹⁷ ou « S'il est vrai qu'on s'habitue à la douleur, comment se fait-il qu'avec les années on souffre de plus en plus ? ». ¹⁸ Nous citerons une des multiples vérités générales contenues dans le journal et qui est le fil rouge de toute la pensée désespérée de l'écrivain persuadé comme Baudelaire de l'incommunicabilité entre l'homme et la femme : « L'amour a la vertu de dénuder non point les deux amants l'un face à l'autre, mais chacun face à soi-même ». ¹⁹ Il n'y a donc pas de rencontre possible et chacun est renvoyé à sa solitude. Toute la philosophie de Pavese va donc s'édifier à partir du constat du malentendu entre les sexes, ce sera à partir de l'impossibilité de la rencontre avec la femme qu'il élaborera son œuvre, douloureuse et misogyne, mais il nous faut cependant voir comment il va tenter de dépasser son drame d'être inférieur face à la femme, comment il va essayer d'acquérir la maturité en s'inventant une stature d'écrivain stoïque.

B) L'ENFANT ET LA FEMME OU À LA RECHERCHE DE LA MATURITÉ

« Les femmes sont un peuple ennemi, comme le peuple allemand » ²⁰. Cette sentence pavesienne, misogyne et cynique pourrait être de Baudelaire mais l'auteur de *Mon*

¹³ *Ibidem*, p. 32.

¹⁴ *Ibidem*, p. 326.

¹⁵ *Ibidem*, p. 55.

¹⁶ *Ibidem*, p. 79.

¹⁷ *Ibidem*, p. 49.

¹⁸ *Ibidem*, p. 53.

¹⁹ *Ibidem*, p. 170.

²⁰ *Ibidem*, p. 254.

cœur mis à nu (si proche du *Métier de vivre*), comme Pavese est un vaincu dans ses relations amoureuses. Le second n'a cessé de répéter les mêmes situations où il s'est retrouvé rejeté, désarmé. L'abandon par Tina, « la femme à la voix rauque », à son retour du *confino* sera une blessure qui ne se refermera pas et chaque rejet le renverra à celui-ci, chaque triomphe lui montrera la vanité de la gloire littéraire qui ne compense pas le désastre de sa vie amoureuse. Dominique Fernandez note justement : « La femme en le rejetant le renvoie à ce qu'il a toujours été : un enfant, un malade, un impuissant ».²¹ Et Michel Braud confirme ce dire lorsqu'il signale que « L'amour nécessaire et impossible a chez lui pour corollaire, dans le domaine sexuel, le sentiment de ne pas être devenu homme, de toujours être enfant ou adolescent à quarante ans. Être enfant, indique-t-il, c'est ne pouvoir faire jouir la femme, c'est ne pas être homme ».²² Tina représentait l'activité, la volonté de se battre, elle était engagée dans la résistance communiste alors que Pavese resta éloigné du combat, demeura passif. A travers son éjaculation précoce, l'écrivain s'identifiait à un enfant énurétique, humilié devant les adultes, incapable de pénétrer la femme, donc de devenir homme. A la fin de la nouvelle *L'idole*, Pavese nous décrit un homme éconduit par la femme adorée qui le piétine et l'amène à dire :

« Pendant longtemps je me sentis écrasé, comme, quand, tout petit, je m'endormais en pleurant parce qu'on m'avait battu. Je pensais à Mina et à son mari comme à deux êtres adultes qui ont un secret : un enfant ne peut que les regarder de loin en ignorant les joies et les douleurs qui composent leur vie ».²³

Freud fait remarquer que le masochiste est un enfant, mais un enfant méchant, et si nous approfondissons notre étude à l'aide de son article « *un enfant est battu* »²⁴ nous pourrions montrer qu'il y a chez Pavese une nostalgie du père mais aussi une dégradation continuelle de la femme comme par vengeance. Mina de *L'idole* est une prostituée qui vend son corps à tous et le refuse à son amoureux. Dans deux poèmes de Pavese, l'héroïne, elle aussi, se prostitue. En ravalant la femme au rang de prostituée, Pavese se rabaisse lui-même. Il note le 24 novembre 1949 :

« D. a remarqué que mes femmes sont des putains et s'en est étonnée. Mon étonnement qu'il en soit ainsi : je n'y avais jamais pensé ».²⁵

A plusieurs reprises, Pavese revient sur ses « femmes aimées sans succès » qui le considéraient comme un grand écrivain mais le repoussaient comme amant et il essaie de s'inventer une mythologie masochiste :

« Cela fait déjà deux fois ces jours-ci que tu mets côte à côte T., F., et B. Il y a là un reflet du retour mythique. Ce qui a été sera. Il n'y a plus de rémission. Tu avais 37 ans et toutes les conditions favorables. Tu cherches l'échec ».²⁶

²¹ Fernandez D., *L'échec de Pavese*, op. cit., p. 138.

²² Braud Michel, *La tentation du suicide dans les écrits autobiographiques 1930–1970*, Paris, PUF, 1992, p. 134.

²³ Pavese C., *L'idole*, in : *Nuit de fête*, op. cit., pp. 198–199.

²⁴ Freud Sigmund, « Un enfant est battu ». Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles in : *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, pp. 219–243.

²⁵ Pavese C., *Le métier de vivre*, op. cit., p. 308.

²⁶ *Ibidem*, p. 251.

Pavese n'est pas dupe, il sait que toute la philosophie qu'il édifie et qui tiendra jusqu'à l'écroulement de la fin n'est qu'une défense contre son immense isolement, il prétend choisir la solitude volontaire essayant de se conformer à son aphorisme désabusé : « Il est possible de ne pas penser à la femme, comme on ne pense pas à la mort ».²⁷

Pavese à partir de 1938 va essayer d'élaborer une conception du monde qui lui permettra de développer son art et de donner un sens à ses échecs amoureux répétés et à sa solitude. Lucide, il écrit pensant à lui-même : « Chacun a la philosophie de ses propres attitudes ».²⁸ Devenir mature, pour l'écrivain, consiste à transformer une situation subie en un choix, voire même un destin. Le 8 décembre 1938, il note : « Est maturité l'isolement qui se suffit à lui-même »²⁹. Plus stoïque encore, il s'était écrié un an auparavant : « On cesse d'être jeune quand on comprend qu'il ne sert à rien de dire une douleur ».³⁰ Pavese n'est pas loin du Baudelaire du poème *Le Léthé* : « A mon destin, désormais mon délice, / J'obéirai comme un prédestiné, / Martyr docile, innocent condamné, / dont la ferveur attise le supplice »³¹. Il faut dire que la façon de voir la vie de l'écrivain italien rejoint celle du Nietzsche de « l'éternel retour » mais aussi de *La généalogie de la morale*. Par ailleurs, Pavese s'en prend à Kant qu'il oppose à Dostoïevski. L'idéal de Pavese, en 1946, apparaît dans ces paroles :

« Les dieux pour toi, ce sont les autres, les individus se suffisant à eux-mêmes et souverains, vus de l'extérieur ».³²

Il est intéressant de constater que c'est alors que la guerre fait rage et que ses amis combattent et que certains meurent dans la lutte contre le fascisme et le nazisme que Pavese se plonge dans des lectures mythologiques, semble tenté par un retour à la religion, se comporte comme s'il était indifférent au combat mené pour la liberté de son pays et l'avènement d'une société meilleure. Son attitude ne correspond en rien à celle du militant communiste que certains ont inventé, son adhésion au parti provient sans doute d'un sentiment de culpabilité. Par ailleurs il y a chez lui une volonté farouche de s'inventer un destin, ce dont témoigne *Dialogues avec Leuco* et ceci est en contradiction avec l'idéal marxiste qui se donne comme tâche non pas de contempler le monde mais de le changer.

Dans les années qui vont suivre la fin de la guerre, Pavese semble avoir reconquis un certain équilibre, il écrit, traduit, dirige une collection chez l'éditeur Einaudi. A 39 ans, se sentant enfin adulte, il décrit sa longue maturation dans une digression métaphorique :

« La saison la plus douce, la plus calme et la plus molle, l'automne, supprime la précédente et s'installe avec des sursauts peureux, d'énormes orages, des ténèbres sur le matin, des tourbillons et des massacres de feuilles qui font comprendre combien de violence coûte la maturité ».³³

²⁷ *Ibidem*, p. 107.

²⁸ *Ibidem*, p. 126.

²⁹ *Ibidem*, p. 120.

³⁰ *Ibidem*, p. 49.

³¹ Baudelaire Charles, *Le Léthé, Les fleurs du mal*, in : *Œuvres complètes*, t. 1, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1975, p. 156.

³² Pavese C., *Le métier de vivre*, op. cit., p. 252.

³³ *Ibidem*, pp. 276–277.

C) L'EFFONDREMENT ET LE SUICIDE

Le 1^{er} janvier 1950, alors qu'il se trouve à Rome, Pavese se livre, dans son journal, à des réflexions qui ne lui ressemblent guère et paraissent paradoxales :

« Rome se tait. Ni les pierres ni les arbres ne disent plus grand-chose. Cet hiver extraordinaire : sous le mordant ciel sans nuages, les baies de *Leucos*. L'histoire habituelle. Même la douleur, le suicide étaient vie, étonnement, tension. Au fond, dans les grandes périodes, tu as toujours éprouvé la tentation du suicide. *Tu étais abandonné*. Tu avais dépouillé ton armure. Tu étais un gosse. L'idée du suicide était une protestation de vie. Quelle mort que ne plus vouloir mourir ».³⁴

Avant la fin de cette année qui commence, l'écrivain sera passé à l'acte, et le décalage entre ces propos et l'effondrement qui va suivre peut être expliqué par les considérations que Freud développe dans son article *La négation*³⁵. Il aperçoit dans certaines affirmations du névrosé une dénégation du mouvement qui se déroule dans les profondeurs de son être. Par ailleurs, l'idée du suicide est consubstantielle à Pavese, il l'utilise comme un aiguillon qui le pousse à écrire. Fernandez a écrit à son propos : « Dès l'année 1936 Pavese se définit comme un homme "qui se soutient avec l'appui du suicide, mais ne le commet pas" ».³⁶ Il ne peut échapper à cette idée fixe qui est sa *Dulcinée*, son *Ophélie*, sa consolatrice car comme l'écrit Georges Piroué :

« Le suicide est pour Pavese le moule dans lequel s'est coulée son expérience des choses, une sorte de sillon tracé d'avance à l'intérieur de ses cellules, le lit de la rivière dont les sinuosités déterminent l'orientation et le débit du courant : non une façon de mourir, le choix d'un trépas mais une certaine manière de vivre, la condamnation à vivre d'une certaine manière ».³⁷

C'est à la fin d'année 1949 à Rome que Pavese fait la connaissance des deux sœurs Dowling qui sont deux jeunes actrices américaines inconnues et qui ne feront jamais carrière. Si le 14 janvier l'écrivain se vante d'avoir évité une bêtise avec Constance, il va cependant se rattraper et répéter sur un mode caricatural et dans le grotesque ses fiascos amoureux. Davide Lajolo, d'une manière quelque peu mélodramatique, narre cette histoire sentimentale qui voit son ami se faire bafouer. Constance est américaine et incarne donc pour Pavese le mythe de la nouvelle culture alors qu'en 1950 débute la guerre de Corée que les communistes du monde entier condamnent comme une preuve de l'impérialisme capitaliste. Le journal intime de cette époque perd de sa retenue, l'écrivain soupire après Constance et le diariste semble coupé en deux : la partie lucide de son être assiste à sa perte dans une histoire sans lendemain, l'autre se précipite la tête la première contre les murs. Si le célèbre poème *La mort viendra et elle aura tes yeux* qui évoque le « vice absurde » est daté du 22 mars, trois jours plus tard il écrit dans son journal : « On ne se tue pas pour une femme. On se tue parce qu'un amour, n'importe quel amour, nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant ».³⁸ L'écrivain n'a pas d'illusion, il ne fait que revenir à son

³⁴ *Ibidem*, pp. 313–314.

³⁵ Freud S., *La négation*, in : *Résultats, idées, problèmes*, t. 2, Paris, PUF, 1985, pp. 135–139.

³⁶ Fernandez D., *Le roman italien et la crise de la conscience moderne*, op. cit., p. 146.

³⁷ Piroué Georges, *Cesare Pavese, la vie et l'œuvre*, Paris, Seghers, 1976, p. 39.

³⁸ Pavese C., *Le métier de vivre*, op. cit., p. 322.

mal caché, considéré comme un destin, et quelques mois après, l'attribution du prix Strega ne fait que renforcer chez lui le sentiment de vanité de toute chose : c'est un vain triomphe. Pavese se fera accompagner de Doris, la sœur de Constance, aux cérémonies en son honneur ce qui lui fait dire : « Ce voyage a l'air de vouloir être mon plus grand triomphe. Récompense mondaine, D. qui me parlera – tout le doux dans l'amer. Et ensuite ? Et ensuite ? ». ³⁹ Tous les succès du monde n'effaceront pas le souvenir de l'abandon par Tina, la femme à la voix rauque. Une réponse à une lettre d'admiratrice datée du 26 juillet contient des réflexions amères voire désespérées :

« Ne me parlez pas de mes succès littéraires. Ce sont des choses dont on a honte, tant pour le flot de bavardages qu'ils ouvrent que pour les puanteurs qu'ils font monter du milieu professionnel. Que vous trouviez que je suis un écrivain tourmenté, m'aurait plu autrefois, maintenant moins. Maintenant je voudrais la paix, c'est tout ». ⁴⁰

Beaucoup ont considéré que cet effondrement mental provoqué par la consécration confirmait les thèses freudiennes *sur ceux qui échouent du fait du succès*. ⁴¹ Le père de la psychanalyse estimait que chez les êtres du type de Pavese la culpabilité d'avoir dépassé le père entraînait un besoin de punition indomptable. A. Alvarez pense que ce succès a renforcé le clivage inhérent à sa personnalité : « Peut-être l'agrément même de ses forces créatrices rendait-il sa dépression intime plus dure à supporter, comme si ces forces et ces récompenses appartenaient à quelque partie intérieure de lui-même dont il se sentait rejeté sans recours » ⁴². Béla Grunberger, pour sa part, considère que les êtres n'ayant pas eu une confirmation narcissique de leur personnalité au cours de la petite enfance (Pavese était orphelin de père et sa mère, femme revêche, ne lui montra aucune tendresse) voient chaque succès rouvrir la blessure initiale, le triomphe devient vain, n'est que vanité, les repousse dans leur néant. ⁴³ André Green cite les cas de Nerval qui se suicide alors qu'il se voit publier et de Virginia Woolf, et il ajoute ces propos qui peuvent rendre compréhensibles les échecs répétés et la tragédie ultime de l'écrivain turinois : « C'est dans les rapports d'idéalisation qu'on voit les côtés mortifères, c'est-à-dire que jamais on n'est à la hauteur de son idéal. Et l'idéal vous dévore, donc vous fait sentir votre petitesse par rapport à ses exigences ». ⁴⁴ Concluant son journal par un bilan de sa vie de passager sur la terre, il écrit :

« Les noms sont sans importance. Sont-ils autre chose que des noms de hasard, des noms fortuits – sinon ceux-là, d'autres ? Il reste que maintenant je sais quel est mon plus grand triomphe – et à ce triomphe il manque la chair, il manque le sang, il manque la vie ». ⁴⁵

L'écrivain ne se suicidera que le 28 août, dix jours après avoir mis un point final à son journal. Pendant cet intervalle, il multiplie les lettres d'adieux à ses proches,

³⁹ *Ibidem*, p. 324.

⁴⁰ Pavese C., *Lettres 1924–1950*, Paris, Gallimard, 1971, p. 419.

⁴¹ Freud S., Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique, in : *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 135–171.

⁴² Alvarez Alfred, *Le dieu sauvage, essai sur le suicide*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 157.

⁴³ Grunberger Béla, *Le narcissisme*, Paris, Payot, 1971.

⁴⁴ Green André, *Associations (presque) libres d'un psychanalyste. Entretien avec Maurice Corcos*, Paris, Albin Michel, 2006, p. 117.

⁴⁵ Pavese C., *Le métier de vivre, op. cit.*, p. 327.

éloignés de Turin l'été. Il continue ses poursuites d'aventures avec des jeunes filles qui fuient cet homme désespéré et se caricature comme dans cette lettre envoyée à l'une d'elles : « Puis-je te dire mon amour, que je ne me suis jamais éveillé avec une femme à mon côté, que les femmes que j'ai aimées ne m'ont jamais pris au sérieux et que j'ignore le regard de reconnaissance qu'une femme comblée adresse à un homme ». ⁴⁶ L'écrivain ne se laisse aucune chance.

POUR CONCLURE

« La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin », cette célèbre phrase de Malraux peut s'appliquer au cas de Pavese. Mais y a-t-il adéquation entre son suicide et la pensée du suicide qui l'accompagna dès l'adolescence et revint à chaque échec amoureux ? En général, ceux qui parlent de se détruire ne passent pas à l'acte, mais, comme l'écrivait Marañón cité par Fernandez : « un journal est toujours une espèce de suicide » ⁴⁷. Un temps, le journal permit à Pavese de surmonter ses échecs et de donner un sens à ce qu'il subissait, mais aussi de se croire le maître d'un destin subi. Pavese a toujours oscillé entre la recherche vaine de la femme et le repli dans la solitude. Mais l'intimiste Pavese s'est coupé des humains et de leurs luttes, et lorsque la digue a cédé, les forces de mort l'ont englouti. Longtemps la pensée de la mort, du suicide a tenu compagnie à l'écrivain, l'a bercé et l'aphorisme 155 de *Par-delà le bien et le mal* pourrait résumer l'habitude qu'il avait de se complaire dans cette obsession : « La pensée du suicide est une puissante consolation ; elle aide à passer plus d'une mauvaise nuit ». ⁴⁸

Toute la philosophie stoïcienne du poète et romancier s'est écroulée quand les forces de mort l'ont emporté, paradoxalement pour se suicider et enfin agir il fallait que la vie prenne le dessus, l'extirpe de son marasme. N'écrivait-il pas le 16 août 1950, alors que sa décision d'en finir était prise : « Pourquoi mourir ? Jamais je n'ai été aussi vivant que maintenant, jamais aussi adolescent ». ⁴⁹

Le suicide de Pavese n'est pas le suicide stoïque qu'il l'idéalisait, il n'est en rien grandiose. Tout comme Drieu (avec qui il partageait certaines obsessions autodestructrices et l'impuissance sexuelle), il emploie les somnifères, mode de suicide considéré plutôt comme féminin. Dominique Fernandez parle de l'échec de Pavese. Nous nous accordons avec lui pour ce qui est du désastre de la vie affective, mais son œuvre a été nourrie par son « *vice absurde* » ; c'est l'intrication chez lui de la pulsion de vie et de la pulsion de mort qui lui a permis de nous enchanter par sa prose et sa poésie. Fernandez postule que Pavese appartenait à un monde italien qui était à l'agonie, condamné à disparaître, mais il en reste le témoin. Nous nous accordons, cependant, avec l'écrivain et critique français lorsqu'il dit : « Le suicide de Pavese fait partie intégrante de la vie et de l'œuvre de Pavese, dans la mesure où cette vie et cette

⁴⁶ Pavese C., *Lettres 1924–1950, op. cit.*, p. 423.

⁴⁷ Fernandez D., *L'échec de Pavese, op. cit.*, p. 193.

⁴⁸ Nietzsche Friedrich, *Par-delà le bien et le mal, Œuvres*, t. 2, Robert Laffont, 1993, p. 626.

⁴⁹ Pavese C., *Le métier de vivre, op. cit.*, p. 325.

œuvre ne sont que l'histoire de l'impossible conquête de l'objectivité par une subjectivité particulière ».⁵⁰

Nietzsche qui perdit la raison en janvier 1889 dans ce Turin où vécut, aime, écrit Pavese nous permet de nous séparer de l'auteur d'*Avant que le coq chante* et nous pouvons redire après lui : « L'homme préfère encore avoir la volonté du *néant* que de ne *point* vouloir du tout... »⁵¹.

Summary

*Writing one's own death in everyday life, absurd vice
(about Cesare Pavese's diaries)*

The author proposes the reading of C. Pavese's diaries, as notes of his autodestruction. The interpretation is based mostly on the reference to psychology and psychoanalysis.

Streszczenie

*Pisanie swej śmierci na codzien, absurdalna wada
(o dziennikach Cesare Pavese)*

Autor proponuje lekturę dzienników C. Pavese jako zapisu autodestrukcji. Interpretacja opiera się głównie na odniesieniu do psychologii i psychoanalizy.

⁵⁰ Fernandez D., *Le roman italien et la crise de la conscience moderne*, op. cit., p. 147.

⁵¹ Nietzsche F., *La généalogie de la morale*, op. cit., p. 889.